



AUX PETITS OIGNONS

PASCALÉ
JEANNINGROS

2ÈME PRIX DU CONCOURS 2019/2020
D'ÉCRITURE DE LA NOUVELLE POLICIÈRE (ADULTES)

Aux petits oignons

Je l'entends encore me dire : « Tu ne sais pas conclure, qu'est-ce que tu veux, tu ne sais pas conclure. Quand tu racontes une blague, il faut soigner la fin. Si tu rates ta chute, ta blague est ratée ! ». Et Pierrot, il s'y connaissait en chute. Il était tombé pour vingt ans à Fresnes après avoir zigouillé sa bonne femme. Et de la belle manière. Il avait mis les petits plats dans les grands pour la négocier. C'est peut-être cet aspect-là de la chose qui n'a pas joué en sa faveur au procès. Il s'était mis dans l'idée de cuisiner la trombine de Gisèle façon tête de veau. Et tout se serait bien passé s'il n'avait poussé un peu trop loin l'art de la finition, et, disons-le, une certaine espièglerie. Pierrot tenait un petit resto bien situé qui servait de cantine aux gars de l'hôtel de police qui bossaient en face. A l'époque j'étais lieutenant. Le jour où Gisèle a disparu, on s'est tous mis sur le coup. Pendant que Pierrot nous faisait le numéro de la veuve éplorée, les gars se donnaient à fond sur l'affaire. Comme on savait la donzelle un peu légère de la cuisse, certains émettaient différentes suppositions, comme quoi elle s'était fait la belle avec un brigadier. On murmurait des choses mais rien de sérieux. Jusqu'au moment où, le petit Julien, un jeune gardien de la paix qui avait ses habitudes chez Pierrot, trouva une dent en or dans son rôti. Il lui vint alors une idée, que seul un tordu comme lui pouvait avoir : il fit analyser le contenu de son assiette. La suite, on la connaît. Le cantinier qui suffoquait sous le poids du remord ne tarda pas à avouer son crime. Drame de la jalousie. Gisèle avait bel et bien envisagé de partir avec un condé. Après l'avoir occise, il l'avait débitée en pièces diverses que la maréchaussée avait trouvé au menu plusieurs midis d'affilée. Je ne sais pas ce qui a le plus agacé le commissaire principal, si c'était d'avoir mangé Gisèle ou bien d'avoir été le dindon de la farce. Façon de parler bien sûr. Mais peut-être un peu les deux.

Pierrot avait pris cher surtout qu'ajoutée à la préméditation, la fin cuisinée aux petits oignons n'avait pas joué en sa faveur. Au bout d'un certain temps, tout le monde s'est calmé et la vie a repris son cours. On est restés en lien, lui et moi, parce qu'indépendamment de cette histoire, c'était un brave type. De temps en temps, j'allais lui faire un brin de causette à Fresnes. Histoire de vérifier qu'il ne déprimait pas trop. Comme il était plutôt avenant, et pas avare de conseils il avait autour de lui tout un aéropage de jeunes avides d'en apprendre un peu plus sur la vie. Les matons ne s'en plaignaient pas. Ils trouvaient qu'il avait une bonne influence sur l'humeur générale. Il n'avait pas son pareil pour raconter des blagues. Sa bonne nature relevait du prodige étant donné l'enfance misérable qu'il avait eue. C'était un résilient, doté d'un charisme certain. Il faisait partie de ces hommes capables de faire feu de tout bois. Chacun de notre côté, nous prenions des responsabilités. J'avais été promu capitaine. Comme il avait gardé deux trois habitudes gastronomiques, il me demandait parfois de lui apporter des épices pour assaisonner des plats qu'il cuisinait pour « ces garçons », il aimait à appeler ainsi les jeunes prévenus qui avaient intégré sa « brigade ». A

l'époque, la prison n'était pas ce qu'elle est devenue, on pouvait œuvrer à la transmission des savoirs, cela allait de l'animation de réseau au maniement des armes blanches les plus incongrues. Pierrot, lui, faisait dans la gastronomie. Et il s'était perfectionné.

Un jour, que je viens le voir, je lui trouve l'air un peu déprimé. Je l'interroge. Il fait sa mijaurée, tourne autour du pot, puis il finit par lâcher le morceau : « On s'ennuie ferme ici ! Encore quinze ans à tirer, je vais crever si tu me trouves pas une occupation ». Je lui rappelle qu'il a son atelier cuisine. Mais rien ne le déride. Un mois plus tard, je reviens. Il a maigri. Le teint est terne. L'œil a perdu en vivacité. Je tente une blague, rien n'y fait. Je m'inquiète. Rentré à la maison, je réfléchis, j'en parle aux gars de mon groupe. Et c'est le petit Julien, celui-là même qui était tombé sur la dent de Gisèle, qui lance l'idée : « Je vais lui faire raconter sa vie, et on va écrire un livre ensemble ! ». J'étais un peu sceptique, sachant que c'était le petit Julien lui-même, avec ses dents qui rayaient le parquet, qui avait œuvré à l'arrestation de Pierrot. Toujours est-il que notre forçat des fourneaux accepte. Après tout, qui n'aime pas parler de lui ? C'était plutôt flatteur. Le petit Julien, qui avait une petite plume, s'y donna tant et si bien, qu'il finit par être publié. La presse s'empara du sujet. Et *La Gribiche qui finit en tête de veau* figura plusieurs semaines en tête des ventes. Le livre n'était pas spécialement flatteur pour Gisèle mais suffisamment bien documenté sur les mœurs de la dame pour attirer un public pas trop regardant sur la qualité littéraire de l'ensemble.

Le petit Julien, qui était devenu un infâme trou du cul, mais il avait des prédispositions, tout gonflé qu'il était par son best-seller, quitta la police pour devenir écrivain à part entière. Il en oublia de remercier Pierrot qui ne perçut pas un kopeck sur la vente du bouquin et qui attendit longtemps attendait sa réduction de peine pour conduite exemplaire. Fait notable, après son départ, le petit Julien, qui était une belle pourriture, prit soin d'égratigner suffisamment, à l'occasion d'une interview au journal local, les gars de mon groupe pour qu'aucun d'entre eux n'obtienne l'avancement attendu depuis des années. Soi-disant qu'on se serait livré à un trafic de bouteilles de Château-Chalon. Allégation mensongère, bien entendu. On pourrait me trouver un peu excessif concernant ce jeune blanc-bec mais c'était vraiment un sale type qui voulait du mal à tout le monde. Autant dire que personne ne l'a regretté quand il est parti.

Quand Pierrot est sorti, il a repris en main son établissement qui avait perdu son lustre d'antan. Avec le même amour du travail bien fait, il est retourné aux fourneaux pour les pensionnaires de l'hôtel de police. Pas rancunier pour deux sous, il a continué à cuisiner pour ceux-là mêmes qui l'avaient mis en tôle quelques années auparavant. Même le commissaire principal, qui commençait à sucrer les fraises, avait droit à son petit plaisir, une *autopsie au chocolat blanc*, une création maison, dôme de chocolat, à l'intérieur coulis de framboise. Bien sûr la tête de veau avait été retirée de la carte, par décence. J'ai continué à fréquenter Pierrot jusqu'à ce fameux soir, où, alors qu'on se

remémorait le passé, il lâcha entre deux dîgers : « j'ai le crabe, j'en ai plus que pour quelques semaines d'après les médecins. Viens lundi soir, c'est fermé, on se fera un diner rien que les deux, tranquilles. » J'étais un peu ému, j'aurais voulu dire non, et puis j'ai dit oui.

Le lundi, donc, j'ai pris la meilleure bouteille de vin jaune que j'avais en cave. Je savais qu'il adorait ce vin qu'on appelle l' « or du Jura ». Un vin puissant, patient, et qui attend son tour pour abattre ses cartes, un peu comme Pierrot. Quand je suis arrivé dans le resto, ça sentait sacrément bon. Le patron avait les traits tirés. Je me suis dit qu'il avait dû cuisiner tout l'après-midi. Après un pâté de tête persillé à tomber par terre, il s'est laissé aller à deux trois confidences. Il avait un fils qu'il avait eu avant de connaître Gisèle. Et puis il s'est mis à parler de celle qu'il appelait la danseuse, par rapport à sa cuisse légère. Il me raconta que les détails que le petit Julien avait mis dans son bouquin sur la donzelle, comme le grain de beauté sur la fesse droite, personne ne les lui avait soufflés. C'était là qu'il avait compris. Gisèle s'envoyait en l'air avec le petit Julien. En racontant l'histoire il eut un hoquet, on n'aurait pas su dire si c'était un sanglot ou un début de renvoi tellement il était écœuré à l'idée d'imaginer sa dame avec le petit crétin. Puis il s'est repris, il est allé chercher ce qu'on aurait dit être une fricassée de poulet aux morilles. On a mangé en silence. J'ai dit : « c'est excellent, tu nous as fait un repas d'honnête homme, Pierrot ! ». Il a levé la tête, un sourire sur les lèvres, il a dit : « Ce poulet, c'est bien la première fois que je lui trouve quelques qualités ! ». Et puis, il est parti dans un grand rire, mais pas méchant. A ce moment-là, j'ai dû changer de couleur. J'ai compris qu'il avait encore fait des siennes. Il a ajouté : « Eh ben, comme ça, on est sûr qu'il fera plus chier personne ! ». Il a pris son verre, il est parti en cuisine. Il est revenu, il a levé son verre, il a dit : « ça prendra pas plus de vingt secondes, bouge pas si t'es un ami ». Il a lancé, façon kamikaze un grand « santé ! » puis il a bu son verre cul-sec. Il avait dû se verser un poison quelconque. Trente secondes après, il est tombé raide mort. Je me suis levé. Je l'ai regardé. J'ai dû dire un truc du genre « paix à son âme ». Et comme j'aime pas gâcher, je me suis rassis et j'ai fini mon assiette.